

Sur la thèse "Savoir et système"

Indépendamment de sa rigueur, de son ampleur de vue, de sa profondeur, et de l'ampleur ses connaissances et des références qui lui servent de soubassement, la portée de ta réflexion sur les rapports entre science, savoir, philosophie, est nécessairement affectée par ton physiocentrisme existentiel : je veux dire par là le fait -sans doute inévitable dans un premier temps- que tes exemples, et même probablement l'idée intime que tu te fais de la "science" au sens traditionnel du terme découlent entièrement de ta spécialisation initiale comme physicien. C'est d'ailleurs une objection qui est venue à un certain moment (je ne me souviens plus dans la bouche de qui) , alors même qu'en raison de son caractère un peu vulgaire et *ad hominem* elle détonnait un peu dans un débat d'une telle élévation générale.

Le jury n'a pas voulu insister, mais la question est probablement intéressante, car s'il s'agit d'unifier le savoir, il faut bien en considérer tous les aspects, et même si tu ne veux surtout pas être épistémologue, la considération des sciences concrètes dans leur diversité (excuse mon vocabulaire approximatif et pré-Catrénien) ne peut qu'aider à formuler plus précisément les questions qui t'intéressent. Après tout une certaine science, en raison par exemple de son objet (sinon quoi d'autre?), peut manifester plus clairement que les autres tel ou tel trait qui est commun à toutes, quoique moins visiblement. Il est donc éclairant de les examiner toutes.

Je crois que la question de l'objet, justement, est essentielle. L'objet conditionne le genre de savoir dont il est susceptible, et les procédures de savoir. La prééminence de l'objet était vérité officielle au Moyen-âge, puisque par exemple, la théologie était la discipline reine en raison du fait, en soi suffisant, qu'elle avait Dieu pour objet. Evidemment, nous pensons très différemment, et l'on pourrait dire à l'inverse que la tragédie du monde moderne consiste en cela que les sciences traitant des objets les plus importants en pratique - interactions bio-chimiques, psychiques, économiques, politiques - sont également les moins rigoureuses et les moins avancées : le scientisme naïf dirait tout simplement qu'elles sont moins scientifiques.

Pourtant quelqu'un a dit au cours de la soutenance que la biologie, et non plus la physique, était désormais la science reine. Cela serait à examiner en détail. Mais mon propos est différent. C'est une idée qui m'est venue et que je te soumets.

Partons de la question : "Y a-t-il des sciences plus scientifiques que d'autres ?" Transformons-là en une autre, moins brutale : y-a-t-il une échelle, une graduation quelconque selon laquelle on pourrait ordonner les sciences en fonction de la possession de certaines qualités?

Personnellement, intuitivement, je serais tenté de penser que c'est certainement possible. Et que donc il y a une architecture des savoirs, et une explication rationnelle à l'ordre d'apparition des champs scientifiques, et peut-être même un conditionnement climatique, culturel etc.. de l'activité scientifique rendant compte du lieu et du temps d'apparition des disciplines.

Une idée de ce genre est implicite à mon avis dans le point de vue que tu développes lorsque tu enregistres la tension entre raisonnement et expérimentation. Je crois que tu as dit à un certain moment "nous expérimentons parce que nous sommes trop bêtes pour raisonner". Tu n'es pas le premier à penser ainsi. Je me demande si tu n'avais pas en tête -entre autres choses peut-être- l'essai conclusif de Montaigne, son testament intellectuel en quelque sorte, et qui commence très précisément ainsi :

"Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'expérience, qui est un moyen plus faible et moins digne ; mais la vérité est chose si grande, que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise." (Essais, Livre III, chapitre 13. Pléiade p.1041)

Tout ceci est devenu assez banal. Plus indécis le débat sur la question de savoir si vraiment le raisonnement pur est la voie royale vers la vérité, ou bien si au contraire ce n'est pas l'expérimentation qui est le seul vrai moyen de la preuve scientifique. Le débat, pour simplifier, opposant Descartes à Popper. Mais il est important de remarquer (c'est ce que fait Milner, je crois, dans '*L'oeuvre claire*') que ce débat engage la structure du réel : le raisonnement seul peut valoir si le réel est régi par la nécessité. Mais s'il y a de la contingence, le calcul sur la base d'une axiomatique ou même de quelques hypothèses à vérifier ne laisse aucun espoir de succès : le calcul sera toujours faux, ou en tous cas ne produira jamais une description exacte du réel, ni même le protocole d'une expérience décisive. Il faut

observer et décrire : d'où l'échec de Descartes face à Harvey lorsqu'il s'est agi de physiologie.

C'est à ce point que je voulais arriver : penser en terme d'activité de pensée concrète des praticiens des sciences. Il me semble que le critère de la scientificité est la répétabilité de l'observation : et c'est le degré plus ou moins élevé de répétabilité assurée et à l'identique qui donne à une science son caractère de science plus ou moins "dure" ou "molle", pour adopter l'image qui a cours. Or cette répétabilité n'est rien d'autre que la possibilité de répétition des faits dont chaque science fait l'étude.

Il est sans doute possible d'unifier sous le terme de "savoir" une activité humaine allant de la production romanesque et même poétique à la physique théorique en les décrivant comme "communication d'expérience". A un pôle le roman tente de communiquer les conclusions que l'on peut tirer d'une expérience unique et irrépétable, à l'autre extrême, la physique propose des conclusions auxquelles chacun peut arriver par une expérience identique s'il se donne l'appareillage intellectuel et matériel nécessaire. Entre ces deux pôles s'échelonnent des disciplines comme la biologie, la médecine, la psychologie, qui recourent à des expérimentations jamais exactement répétables, non pas par immaturité méthodologique, mais en raison de la complexité des interactions propres à leur objet. Et c'est l'objet encore qui va éloigner de la preuve par répétition l'économie, la sociologie ou l'histoire : quoique le savoir qu'elles communiquent soit tout aussi positif que celui qui touche au cours des planètes, on ne saurait les considérer comme "sciences expérimentales", en raison directement de leur objet : des faits, des enchaînements de conséquences qui par définition ne se reproduiront pas, et à propos desquels on ne peut pas monter des expériences répétables ni faire varier les paramètres de façon contrôlée.

Il faudrait détailler bien sûr. Mais ma conclusion est que l'objet est ce qu'il faut considérer principalement : ce qui nous ramène à tes préoccupations, il me semble.